## Le refrain de la Ballade.

La maison du pasteur de Wolmerswende, Fritz Burger, était un séjour de tristesse et de querelles. Marié à une jeune fille qui ne lui avait apporté en dot que son extrême beauté, l'insensé n'avait point tardé à voir entrer chez lui la discorde, cette fatale fille de la pauvreté. Fritz Burger, qui ne trouvait chez lui ni le bien-être, ni le repos, allait, dans les châteaux voisins du village qu'il habitait, chercher de la distraction et de l'oubli. Pendant ce temps, il laissait sa femme au logis, chargée des soins les plus pénibles du ménage, et exposée aux visites et aux invectives de nombreux créanciers. Burger ne rentrait que le plus rarement et le plus tard possible chez lui, car, alors, il lui fallait subir les plaintes de sa femme, aigrie par la souffrance et par l'abandon. Tantôt elle reprochait amèrement à son mari la misérable existence qu'il lui faisait mener et dont il ne supportait point sa part; tantôt elle pleurait; avec amertume et demandait a Dieu de mourir elle et son enfant. Le pasteur l'écoutait à peine, des les premières larmes, il se retirait dans son cabinet, et s'y enfermait à double tour. La pauvre Marguerite, dont la beauté s'était fance au milieu de pareilles douleurs, exhalait alors son d'ésespoir en termes violens; elle maudissait le jour où elle était devenue épouse; elle maudissait le jour où elle était devenue mère! Son fils, Geoffroi, entendait ces cris de detresse et assistait à ces scènes de désolation. Il grandit donc entre le désespoir de sa mère et l'indifférence de son pere ; manquait parfois de pain, recevait une éducation incomplète et n'obtenait jamais une caresse. Sa mère n'avait jamais un mot tendre pour lui; son père ne laissait jamais tomber un regard, même distrait, sur le jeune garçon. Tandis que Marguerite s'épuisait à gagner quelque petite somme d'argent par le travail de ses mains, l'enfant, abandomié, se sauvait presque toujours du presbytère, allait errer à l'aventure dans les bois et y faisait de longues excursions qui parfois se prolongeaient plusieurs jours durant, sans que personne prit souci de son absence... Un soir, après une semaine, quand il rentra, le cercuell de sa mère se trouvait placé sur le scuil de la maison! Marguerite avait enfin succombé à son rude fardeau; Dien avait rappele à lui celle dont, depuis dix-huit années, un sourire n'ayait pas entr'ouvert les lèvres! Le service funèbre se fit. Quand on revint du cimetière, le père de Burger remit à son fils un papier et lui dit:

— Geoffroy, vous aller partir pour Hall. Voici une lettre adressée au recteur du collège de cette ville Il vous procurera les moyens de vivre en donnant des leçons de lecture et d'écriture aux petits enfans. Vous terminerez en outre vos études, et tâcherez de vous rendre capable d'entrer plus tard dans l'état ecclésiastique. Je vous remets la somme

nécessaire pour votre voyage. Partez et tâchez de revenir riche. Il n'est, au monde, ni bonheur, ni repos, ni vertu sans la fortune. Je vous le répète encore, tâchez de devenir riche!

Puis, sans le bénir sans ajouter une parole d'encouragement et d'af-

fection, il tourna le dos au jeune homme.

Burger s'estima heureux de partir et de quitter des lieux où il n'avait jamais connu que le malheur. Il alla prier quelques instans sur la fosse de sa mère, quitta Wolmerswende sans regret, et se rendit à Hall, sans espérance. Il s'attendait à y souffrir encore, comme il avait déjà souffert jusque là. Il ne se trompait point. Le pauvre garçon mena, durant plusieurs années, une vie de dégoût et d'ennui. A peine gagnait-il de quoi manger et de quoi se vêtir. Sur ces entrefaites, son père mourut; alors Burger, tout à fait libre, renonça à ses études théologiques, et partit pour Gættingue, où il résolut de suivre les cours de l'école de Droit. Un petit legs, que lui avait fait un de ses parens, lui donnait, du moins

pour quelque temps, des moyens d'existence.

Il n'y rien de plus fatal pour un jeune homme, élevé au milieu des privations et habitué à une vie pauvre, qu'une transition brusque et inattendue de la misère à une opulence, même précaire. Les trois mille livres dont Burger se trouvait l'heritier, le firent se jeter au milieu des plus coupables extravagances. Il s'enivrait du matin au soir ; il menait une gonduite désordonnée; en un mot, il imitait et il finit par surpasser les mœurs folles et les habitudes dissolues de ses compagnons d'étude. L'indigence ne tarda point à reparaître : alors il fallut de nouveau travailler pour gagner du pain, et le travail était devenu cent fois plus pénible au malheureux jeune homme, habitué maintenant à la paresse et à la débauche. Traqué par ses créanciers, obligé de se cacher pour éviter la prison, il s'avisa, un jour, de composer une ballade, à l'imitation des chants populaires de l'Ecosse, que l'on venait de publier à Londres, sous le titre de Percy's relics. Cette ballade, c'était Lenore! Il la lut à quelques-uns de ses camarades, qui venaient le visiter dans son grenier. Un d'eux, qui se mélait de librairie, consentit à la faire imprimer, et bientôt toute l'Allemagne répéta avec admiration ce poême fantastique, qui ne ressemblait en rien à la pâle littérature de l'Allemagne, L'enore obtint tant de succès, qu'un libraire vint trouver le poète et lui offrit de payer ses dettes en échange d'un volume de poésies, et Burger put reparaître à Gœttingue, sans avoir à redouter les recors. Quoiqu'il fût loin de mener une vie régulière, néanmoins il se livra à moins d'extravagances, et il se vit recherché avec empressement dans les maisons les plus honorables. Ce fut dans une de ces maisons qu'il rencontra une jeune fille qui venait de perdre sa mère, et à qui son père donnait une dot assez considerable. Le poète ne tarda point à lire dans les yeux de Jane Leonhard qu'il en était aimé, et il la demanda en mariage; car les dernières paroles de son père lui venaient sans cesse à l'esprit : - Tâchez de devenir riche.

Geoffroy Burger épousa donc Jané Léonhard. Les premiers temps de leur union s'écoulerent, non dans un bonheur bien vif, mais du moins sans agitation et sans trouble. Le poète éprouvait pour la première fois

la sérenité de la fortune et s'y complaisait mollement. Une année entière se passa de la sorte. Le père de Jane fut alors

obligé d'entreprendre un long voyage en Amérique; il proposa à Burger de prendre chez lui sa fille cadette qui venait d'achever son éducation dans un pensionnat d'Alten Gleichen, et qui trouverait ainsi, près de sa sœur ainée, la mère qu'elle avait perdue. Burger y consentit volontiers.

Un soir, assis près de sa femme, devant la flamme vivifiante du foyer, le poète devisait doucement avec Jane, et reportait vers les agitations de sa vie d'autrefois un regard de souvenir et de pitié. Il se félicitait d'avoir enfin trouvé le repos près d'une épouse simple et laborieuse, et il se demandait comment il avait pu, durant tant de folles années, mener la vie de désordre et de misère qui l'avait conduit si près du vice et du déshonneur?

— Oh! merci, Jane, disait-il, merci, car sans vous, je n'aurais pas de toit pour abriter ma tête! Merci, car sans vous, les honnêtes gens se détourneraient encore de mon chemin, quant ils me rencontreraient! A présent, ils viennent au-devant de moi et me tendent une main amie. J'ai le bonheur du présent et la certitude du bonheur de l'avenir! Merci.

Jane

Et il reposait doucement sa tête sur l'épaule de Jane, qui remerciait Dieu tout bas; car elle aimait son mari avec passion, elle comprenait qu'il n'éprouvait pour elle que de l'amitié; et l'heureuse femme, sur la foi de ces tendres paroles, espérait que la reconnaissance et le bonheur allaient changer enfin en amour l'amitié de Burger. Le ciel semblait s'entrouvrir à ses prières, et elle disait en essuyant les pleurs qui mouillaient ses yeux:

- Oh! cette fois, ce sont des larmes de bonheur!

— Savez vous, reprit Burger mollement plongé dans un bon fauteuil et tandis qu'il répandait autour de lui les blanches vapeurs de sa pipe, savez-vous que jamais je n'avais passé une si douce soirée? J'ai la tête qui ne brûle point; mon cœur ne bat pas impétueusement! Jane, penchez-vous vers moi, que je donne un baiser à votre front blanc et pur comme votre ame.

Jane se mit à genoux devant son mari, et cacha son visage dans les mains du poète.

Il reprit :

— Bien des fois je me suis montré pour vous brusque et impatient! Mais, Jane, il faut me pardonner et ne plus vous affliger, si je retombais dans ces brusqueries. Le génie, voyez-vous, pauvre femme, est une

souffrance! Doit-on s'inquieter des injustices d'un malade?

Il parlait encore, elle se tenait encore là, enivrée d'entendre la voix émue de son mari, heureuse de couvrir de larmes et de baisers les mains de celui qu'elle aimait, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre dans la rue solitaire. Cette voiture s'arrêta devant la porte; le marteau s'agita. Une jeune fille que suivait un vieillard se précipita dans la chambre et se jeta dans les bras de Jane.

- Il ne manque plus rien à mon bonheur! s'écria la jeune femme qui

entourait de ses étreintes sa sœur et son mari.

— Je puis donc partir sans crainte, interrompit Léonhard. Si Dieu dispose de ma vie durant le long et périlleux voyage que j'entreprends, je mourrai avec résignation et n'aurai point le désespoir de laisser une

pauvre orpheline abandonnée. Geoffroi Burger, mon fils, je la confie à votre tendresse. Vous êtes son frère, devenez encore son pere! Vous la protegerez, et vous l'aimerez, n'est-ce pas? Adieu! Songez qu'elle n'a · plus que vous d'appui sur la terre.

Il embrassa ses deux filles et remonta dans la voiture. Elle l'emmena

vers le port où il devait s'embarquer pour les Indes.

Les deux femmes pleuraient. Burger s'avança vers elles :

- Allons, ma femme; allons, ma fille, du courage! Dieu nous le ra-

mènera un jour, dit-il.

Molly se jeta dans les bras du poète, et présenta son front à ses baisers. Il passa doucement la main sur le front de la jeune fille, comme s'il eut voulu la bénir; mais il ne toucha point son front de ses lèvres.

Jane s'endormit ce soir-là heureuse comme les anges du ciel. Le matin, quand elle s'éveilla, sa première pensée fut de remercier Dieu de nouveau, puis elle courut embrasser son mari et sa sœur. Burger, assis devant son bureau, travaillait dejà; Molly dormait d'un profond sommeil.

· Hélas! tant de bonheur dura peu de temps. Bientôt la sérénité de ces trois cœurs se ternit peu à peu et fit place à une vague inquiétude, à un malaise inconnu et dont ils souffraient tous les trois. Burger devenait plus sombre et plus réveur. Les fraîches couleurs des joues roses de Molly s'étiolaient et palissaient ; enfin Jane était la proie d'une anxiété qui troublait ses nuits et agitait ses jours. Burger sortait le matin et ne rentrait, la plupart du temps, que lorsque les deux femmes s'étaient retirées dans leur chambre. S'il les trouvait encore debout, il n'adressait qu'un bonsoir distrait à Molly, deposait un baiser froid sur le front de Jane et s enfermait précipitamment dans son cabinet. Quant aux deux sœurs, elles passaient de longues heures sans s'adresser une seule parole; elles ressentaient en face l'une de l'autre un pénible embarras, et lorsque par hasard l'une d'elles levait à la dérobée les yeux sur l'autre, elle était sûre de lire sur le visage de sa compagne des traces de larmes et d'insomnie.

Un matin, Burger annonça par quelques brèves paroles à sa femme qu'il allait partir pour Berlin. Elle ne répondit pas un seul mot, baissa la tête, et prepara en silence tout ce qu'il fallait pour que Burger pût faire son voyage. Il partit sans embrasser ni sa femme ni sa sœur.

L'absence du poète dura six mois. Quand il revint, il resta, saisi de douleur, sur le seuil de sa maison, car il reconnaissait à peine Jane et Molly, toutes deux flétries et pâles ! A sa vue, Molly jeta un cri et tomba sans mouvement. Jane demeura immobile et coinne brisée. Elle ne se leva ni pour aller au devant de son mari, ni pour secourir sa sœur. Burger sentit une sueur froide ruisseler sur son front; ses genoux se dérobaient sous lui, et son cœur battait avec violence. Il ne prononça point un mot, et s'ensuit; huit mois s'écoulèrent encore sans qu'il reparût.

Un soir, deux années après l'arrivée de Molly chez Burger, celle-ci entendit frapper à la porte. Elle se leva et vint ouvrir. Une main glacée

prit la sienne.

- Molly! Molly! murmura la voix étouffée du poète.

Molly ne répondit point, car ses dents s'entrechoquaient convulsivement, et sa voix expirait sur ses lèvres contractées. Sans détacher ses mains des mains du poète, elle l'emmena dans une chambre éclairée par la seule lueur d'une lampe, puis elle s'avança vers le lit et elle en écarta les rideaux. Burger tomba à genoux, car dans ce lit gisait Jane agonisante.

Au bruit des pas de son mari, et en entendant les sanglots de Molly qui cachait son visage dans ses deux mains, elle se souleva sur son chevet, regarda autour d'elle de ses grands yeux que la maladie faisait flamboyer d'un éclat sinistre, et reprit connaissance.

- Ah! dit-elle, vous voici de retour! Molly, n'est-ce pas, vous avait annoncé l'heureuse nouvelle de ma mort prochaine? Elle s'est trop pressée, pourtant! Je ne suis pas encore morte! Je puis encore parler! Je puis encore maudire!

- Oh! pitié! pitié! s'écria Molly en se précipitant aux pieds de sa

sœur : pitie, Jane!

- Plus loin de cet homme! Eloignez-vous de cet homme! malheureuse! Prenez patience! Je ne serai bientôt plus qu'un cadavre... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi tardez-vous à m'ôter de ce monde? N'ai-je pas vidé jusqu'à la lie le calice du Calvaire? N'ai-je pas reçu le coup de lance dans le côté? Ne vous ai-je pas crié bien des fois avec désespoir : - Mon père! mon père! pourquoi m'abandonnez-yous?

Elle se tut, et il regna quelque temps, parmi les trois infortunés, un lugubre et fatal silence. Jane releva sa tête penchée sur sa poitrine, et promena son regard de Molly à Burger et de Burger à Molly. Tous les

deux pleuraient agenouillés.

- Vous allez être libres, reprit la mourante de sa voix solennelle : l'existence odieuse qui vous separait va se briser. Enfin vous pourrez yous aimer en liberté!

Molly jeta un cri et tendit les bras à sa sœur; Burger frissonna de

tous ses membres.

- Pourquoi feindre? continua Jane; pourquoi ne point parler tout haut de ce qui n'est un secret pour aucun de nous trois? Ne savonsnous pas pourquoi vous avez fui, Burger? pourquoi Molly pleure nuit et jour? pourquoi je vais mourir, moi?... Mourir!... Mon Dieu! mon Dieu! ils vont pouvoir s'aimer! Leur amour ne sera plus un crime! Ma mort les absout ! Elle les jette dans les bras l'un de l'autre ! Elle leur ôte jusqu'au remords. Oh! laissez-moi vivre, ou faites-les mourir avec moi!... Ecoute, Molly, si tu ne veux pas que je te maudisse; si tu ne veux pas que mes dernières paroles soient des blasphèmes; si tu ne veux pas que mon spectre s'attache à tes pas; si tu veux sauver mon ame, jure-moi, par ton salut, par notre mère qui nous entend au ciel, par le Rédempteur mort pour nous sur la croix, jure que tu ne reverras plus cet homme! que tu ne seras jamais à lui!

Molly se leva, étendit la main sur le lit de la mourante et dit d'une

voix ferme :

- Dieu m'entende; je le jure! ma sœur.

- Merci, ma sœur, merci, Molly, viens m'embrasser.... Non, je ne saurais, fit-elle en repoussant la pauvre fille. Si tes levres touchaient mon front, je mourrais à l'instant, et je veux vivre encore. Je veux reyoir Geoffroy... Mon Geoffroy, avance! Ami, viens!

De sa main défaillante, elle souleva le rideau et dirigea la lumière

sur le front de Burger. Hélas! les ravages du désespoir faisaient ressem-

bler le jeune homme à un vieillard.

- Qu'avons-nous fait pour tant souffrir tous les trois? Tous les trois purs et coupables à la fois! tous les trois réprouvés sans avoir succombe! Pauvre ami, comme la main de fer du malheur pèse sur toi et te déchire! Donne-moi tes mains! laisse-les moi presser dans les miennes! Peut-être pourrai-je ainsi penser à mon salut et prier! Peut-être Dieu laissera-t-il tomber quelque consolation sur mon cœur ulcéré! Geoffroy, que mon amour t'est fatal! Si je ne t'eusse pas aimé, de funestes liens ne t'enchaîneraient pas! Tu vivrais heureux et paisible! tu ne désirerais pas ma mort! Oh! pardonne moi, pardonne moi!

Elle attira contre sa poitrine la tête de Burger et la couvrit de baisers. Puis elle fit signe à Molly de s'avancer; à Molly qui se tenait silencieuse et désespérée dans le coin le plus obscur de la chambre.

-Ma sœur, dit-elle, viens ! Donne-moi ta main ! Pardonne-moi aussi, car j'ai été cruelle et injuste envers toi; envers toi, victime infortunée qui luttais sans te plaindre et sans succomber ! Viens, voici l'heure suprême qui s'avance ! Il faut me hâter de dire ce que je veux dire. Les morts vont vite, n'est-ce pas, Burger? Ecoute, Molly, écoute ! Tu m'as fait un serment dont je ne veux plus; un serment que je te rends, ma sœur. Le ciel me donne la force d'accomplir ce dernier sacrifice; qu'il le prenne en expiation des fautes que j'ai pu commettre. Votre main, Burger; la votre aussi, Molly,

Elle voulut placer ces deux mains l'une dans l'autre; mais les forces lui manquèrent. Elle jeta un cri! Sa tête retomba lourdement sur le

chevet. Tout était fini pour elle !

Trois années après son départ, Léonhard revint à Gættingue, le cœur plein d'espérance, avide d'embrasser ses deux filles et de serrer contre sa poitrine le protecteur qu'il avait donne à Molly. Quand il mit le pied sur le seuil de la maison, il entendit des cris de joie et les chants d'une épithalame. Surpris, il demanda à l'un des domestiques quelle fête on célébrait au logis?

- Le mariage de M. Geoffroy Burger, dit ce dernier.

Le pauvre père jeta un cri.

- Dites à Mademoiselle Molly de venir me parler sur-le-champ, murmura-t-il, quand il fut revenu un peu du coup terrible qui l'avait frappé,

- Mademoiselle Molly dort sous la même pierre que sa sœur.

Léonhard tomba évanoui, et les domestiques l'emmenèrent dans une pièce voisine. Après avoir repris connaissance, il demanda un crayon et écrivit à la hâte quelques mots; il fit remettre ensuite ce billet à Burger et disparut.

Burger, lorsqu'on lui donna le papier, disait à voix basse des paroles d'amour à Elisa Hahn, charmante jeune fille qui s'était éprise de passion pour le poète en lisant ses vers, et qui lui avait offert sa main et sa grande fortune. Il ouvrit négligemment la lettre ; elle-ne contenait que ce refrain de la ballade de Lenore :

Les morts vont vite!...